

# Pour Mémé

Mémé était très attachée à sa famille, à sa fille Geneviève et ses trois petits enfants Cécile, Myriam et moi. Cette famille a été sa raison de vivre, l'objet de toutes ses attentions et de son amour.

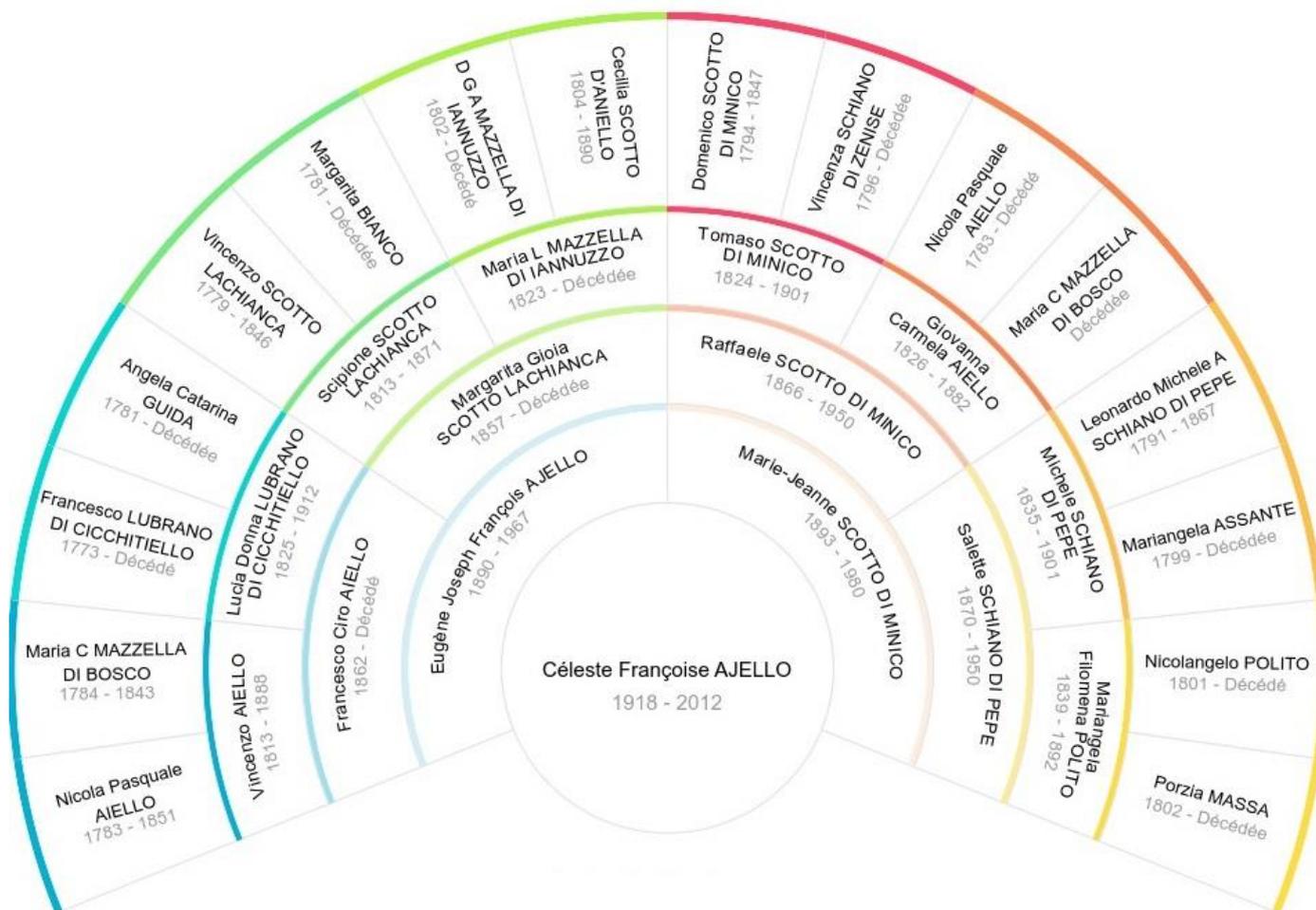
« Procida, Marseille, Saint Mandrier », c'est une histoire qui démarre bien avant la naissance de Mémé. C'est une histoire de famille et de filiation, dédiée à la mémoire de Mémé, à ses ascendants, dédiée à tous ses descendants qui l'ont connue et à ceux qui la connaîtront par des photos et des souvenirs racontés...

En plus des souvenirs que Mémé nous a transmis, ce texte s'appuie également sur la recherche de traces diverses du passé de notre famille pour les replacer dans l'Histoire.

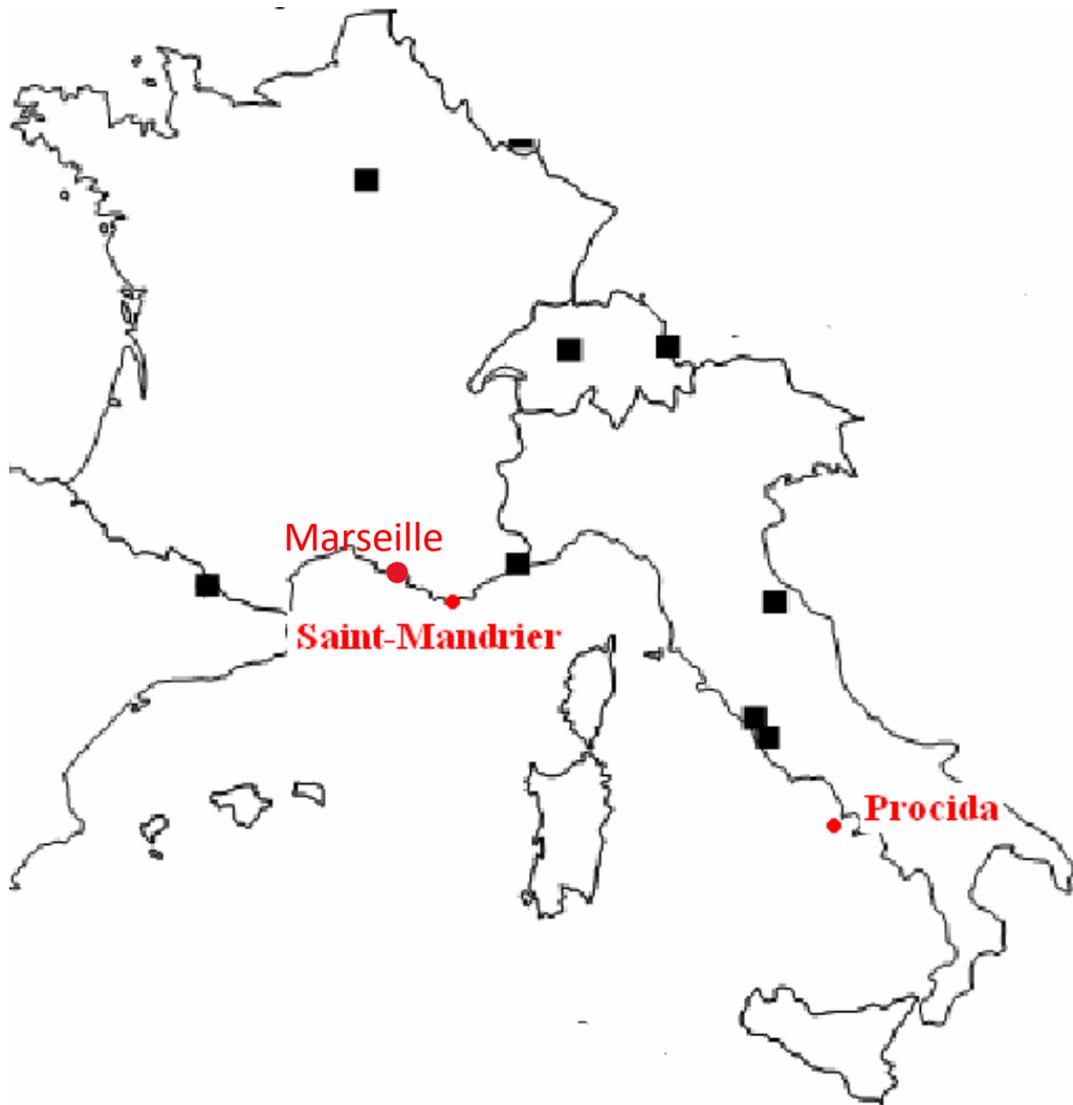
Cette histoire n'est évidemment pas complète et chacun pourra compléter avec ses propres souvenirs...



Vincent, été 2024.



# Procida, Marseille, Saint-Mandrier : une histoire de famille



# PROCIDA



PROCIDA « *c'est un tout petit pays* », « *c'est mon pays à moi* » : j'entends encore Mémé me rapporter les paroles de son grand-père Raphaël dont elle savait qu'il se rendait régulièrement à Procida. Raphaël restait sûrement attaché à son île. Ses parents y étaient enterrés, ses frères et sœurs y vivaient.

Mémé racontait que son cousin Armand s'était rendu à Procida, en souvenir de ce que leur disait leur grand-père Raphaël dont elle se rappelait des yeux, d'un bleu profond. Mais, pour Mémé, son « pays » c'était Saint-Mandrier où elle est née et a voulu être enterrée.



Raffaele SCOTTO DI MINICO est né à Procida le 9 novembre 1866, soit exactement 145 ans avant la date de naissance de Sara, une de ses arrière-arrière-arrière petites filles.

Son père s'appelle Tomaso. Sa mère Giovanna décède en 1882 alors que Raffaele n'a pas encore 16 ans. Raffaele est le plus jeune des garçons parmi 8 enfants. Il a 3 frères (Domenico, Vincenzo et Nicola) et 4 sœurs (Camilla et Maria Carmela ainsi que Letizia et Concetta qui meurent toutes les deux de maladie en 1870 à 9 ans et à 7 ans).

Son frère Nicola de 8 ans son aîné, à qui il rendait visite encore dans les années 1930, est décédé à Procida en 1944. Deux des fils de Nicola (Felice et Giovanni) se sont dirigés vers les Etats-Unis en décidant d'immigrer à Brooklyn (New-York) en janvier 1921. C'est le quartier privilégié des Napolitains à New York : ils rejoignent un oncle (frère de leur maman) déjà installé là-bas.

Giovanna (Jeanne) AIELLO, la maman de Raffaele, est la petite sœur de Vincenzo (Vincent) AIELLO qui, lui, fait le voyage vers Saint Mandrier à l'été 1867 avec 4 de ses enfants. Le plus jeune des enfants de Vincent s'appelle Francesco Ciro (François Cyr). Il est né en 1862 à Procida, c'est l'autre grand-père de Mémé.

Les deux grands-pères de Mémé sont cousins germains.

Tous leurs ancêtres vivent depuis des siècles sur la petite île de Procida dans la baie de Naples. Dans la famille, les hommes sont pêcheurs/marins « *pescatore/marinaro* » et les femmes sont très souvent fileuses « *filatrice* » quand elles travaillent. La plupart des noms de famille des ancêtres évoquent des histoires de mer. Le nom SCOTTO est, de loin, le plus porté sur l'île. Il est tellement répandu à Procida qu'un deuxième nom y est systématiquement ajouté. Il vient peut-être de l'hypocoristique (pour exprimer une affection) Francesco *tto* devenu « Scottto ». Il est également possible qu'il y ait un lien, dès le Moyen-âge, avec les histoires de pirates, avec les pillages de bateaux, et les jeunes enlevés et réduits à l'esclavage. En général, ce sont les religieux qui s'occupaient de leur libération en payant le « scotto », la « facture » c'est-à-dire la rançon. L'église la plus ancienne, sur le port, est dédiée à San Leonardo, libérateur des esclaves, qui est représenté à côté d'un bateau<sup>1</sup>. SCHIANO signifie « qui vient d'Ischia » (l'île voisine). LACHIANCA vient peut-être de la « chianca », nom de la dalle de pierre claire typique d'une grande partie de l'architecture des Pouilles (région du sud de l'Italie limitrophe de la Campanie). MAZZELLA (qui désigne le sceptre du commandeur) ou LUBRANO sont parmi les noms les plus répandus sur l'île et on y accole pratiquement toujours un deuxième nom. Enfin, AIELLO (devenu AJELLO en France) qui signifierait « petit champ » (du latin « *agellus* »), est un nom répandu bien au-delà de l'île : on le retrouve dans la région de Naples et dans tout le sud de l'Italie jusqu'en Sicile.

Procida est une petite île d'origine volcanique, sur laquelle il y a eu jusqu'à 15 000 habitants au début du XIXe siècle (puis entre 10 000 et 11 000 au XXe siècle et aujourd'hui). Toute l'économie de l'île est dirigée vers la mer : il y a même le plus ancien institut nautique d'Europe qui forme depuis trois siècles des marins pour les plus grandes compagnies maritimes du monde. Jusqu'au XXIe siècle, Procida est restée préservée du tourisme de masse (contrairement aux îles voisines Ischia et surtout la célèbre Capri). Le saint-patron de l'île est Saint-Michel Archange à qui sont toujours consacrées deux processions religieuses par an. L'île compte une dizaine d'églises et autant de chapelles. La religiosité catholique y est encore très marquée. Procida est, aujourd'hui encore, l'île de Méditerranée avec la plus grande densité de population au km<sup>2</sup>.

L'unification italienne en 1861 provoque une très forte hausse des impôts. La surpopulation et l'appauvrissement général, des vies de misère et des retards de développement économique dans tous les secteurs aboutissent à ce que des dizaines de millions d'habitants de la péninsule italienne décident de s'exiler partout dans le monde pendant une centaine d'années en différentes vagues (de 1840 à 1940 environs). Avec courage, détermination et volonté d'améliorer leur existence, plusieurs milliers d'habitants de Procida vont immigrer vers le sud de la France, l'Algérie française, les États-Unis d'Amérique, la Tunisie, et d'autres jusqu'en Argentine ou en Australie.

---

<sup>1</sup> Elisabetta Montaldo, *Procida, histoire du petit bijou marin du golfe de Naples*, mars 2022.

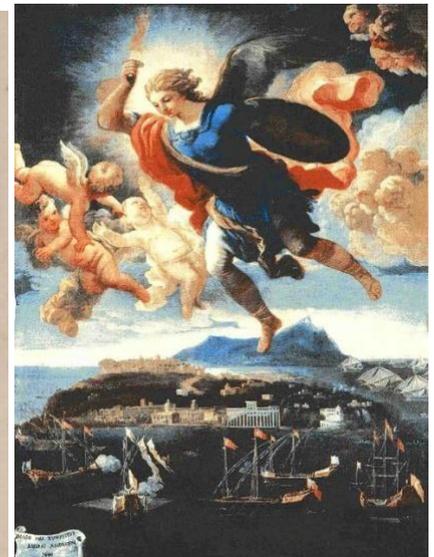
Avant l'immigration en France, depuis plusieurs générations, les familles Scotto di Minico et Ajello habitent au nord de la petite île, plus particulièrement dans le quartier « le Grotte » (du nom des grands bâtiments au bord de l'eau construits pour protéger les bateaux et le matériel marin) appelé aussi « Marina Grotte » (port principal nommé « Marina Grande » aujourd'hui où arrivent et partent les bateaux pour Naples et les îles voisines).



Plan du XIXe siècle



Photo de Procida vers 1900



Archange Saint-Michel contre les pirates



# MARSEILLE



Vue du port de Marseille devant le quartier Saint Jean vers 1900



En 1892, Raffaele a plus de 25 ans. Il quitte son île avec l'espoir d'une vie meilleure, probablement à bord d'un des paquebots à vapeur qui font régulièrement la liaison entre Naples et Marseille. Il est adulte et se dirige vers le port de Marseille où l'on trouve du travail et où il existe déjà une importante communauté de pêcheurs originaires de Procida avec leurs familles regroupées dans le quartier « Saint Jean », surnommé « *petite Naples de Marseille* », à proximité du vieux port. A-t-il fait le voyage avec d'autres jeunes gens de son âge ? Sûrement, et il est certain qu'il a des contacts et des connaissances sur place pour l'accueillir, l'héberger à son arrivée. Raffaele est pêcheur « journalier », c'est-à-dire qu'il est embauché chaque jour au port de Marseille pour travailler.

Il rencontre (ou probablement, on lui fait rencontrer) Salette SCHIANO DI PEPE qui est appelée « Célestine » dans la vie. Arrivé en France, il est nommé « Raphaël » et épouse Célestine à Marseille le 18 décembre 1892. Salette (Célestine) est née en 1870 à Procida (à la « Spianata », lieu-dit dans le quartier Madonna delle Grazie, au nord-est de l'île). Ses parents (Michele 36 ans et Mariangela 32 ans) ont immigré à Marseille en 1872 (l'abbaye San Michele de Procida, qui recense régulièrement la population, indique « *partiti* » après le dernier recensement de 1871...). Son frère Sauveur et sa sœur Marie naissent effectivement quelques années plus tard à Marseille dans le quartier Saint Jean où ils habitent (rue de la rose puis rue de la salle et enfin au 23 rue de la prison). Sauveur devient typographe/imprimeur : c'est un des premiers de la famille à avoir une activité professionnelle extérieure à la pêche. Le célèbre compositeur marseillais Vincent Scotto (d'Aniello de son nom complet) est un cousin éloigné (il est descendant d'un cousin du grand-père paternel de Salette).

En mars 1893, comme l'exige la loi italienne de l'époque, Raphael fait publier par l'état civil de la mairie de Procida la transcription de leur acte de mariage. Avec Célestine, ils habitent à proximité de l'hôtel de Ville de Marseille et ont 4 enfants : Marie-Jeanne (maman de mémé), Philomène (qui sera religieuse), Angèle (maman d'Armand) et Antoine. Les 3 filles portent le prénom Marie, comme dévotion à la Vierge Marie et la mise sous sa protection.

N° 66,181. — DÉCRET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (contresigné par le garde des sceaux, ministre de la justice) qui naturalise Français par application de l'article 8, § 5, n° 2, du Code civil :

1° Le sieur *Scotto di Minico (Raphaël)*, journalier et pêcheur, né le 9 novembre 1866 à Procida (Italie),<sup>2</sup> demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône);

2° La dame *Schiano di Pepe (Salette)*, femme *Scotto di Minico*, née le 11 octobre 1870 à Procida (Italie), demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône);

280° La demoiselle *Scotto di Minico (Marie-Jeanne)*, demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône), rue de la Prison, n° 19, née le 3 octobre 1893 audit Marseille, d'un père et d'une mère nés en Italie.

281° La demoiselle *Scotto di Minico (Philomène-Marie)*, demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône), rue de la Prison, n° 19, née le 11 mai 1895 audit Marseille, d'un père et d'une mère nés en Italie.

282° La demoiselle *Scotto di Minico (Angèle-Marie)*, demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône), rue de la Prison, n° 19, née le 19 février 1898 audit Marseille, d'un père et d'une mère nés en Italie.

283° Le sieur *Scotto di Minico (Antoine-Thomas-Marius)*, demeurant à Marseille (Bouches-du-Rhône), rue de la Prison, n° 19, née le 27 janvier 1900 audit Marseille, d'un père et d'une mère nés en Italie.

Toute la famille devient officiellement française par décret de naturalisation en novembre 1902, soit un peu plus de 10 ans après l'arrivée de Raphaël à Marseille et justifiant ainsi de sa résidence pendant une décennie continue en France.



Marie-Jeanne



Philomène



Angèle



Antoine

Au début du XXe siècle, dans le quartier Saint Jean (le plus vieux de Marseille, là où les marins grecs de Phocée ont fondé l'antique cité il y a 2 600 ans), plus de la moitié des 20 000 habitants sont originaires de la région de Naples (recensement officiel à Marseille en 1906). A Marseille, en 1911, les Italiens (de toutes régions confondues, en comptant les naturalisés) représentent 25% de la population marseillaise. À leur arrivée, les immigrés se regroupent en fonction de leur origine géographique (par ville, village, région) et de la proximité avec leur lieu de travail, si bien qu'à Marseille, il n'y a pas de "quartier italien" visible mais différentes zones de concentration d'immigrés piémontais, génois, toscans, lombards, napolitains et siciliens. Ces immigrés « italiens » (l'extrême majorité ne sachant ni lire ni écrire) ne parlent (quasiment) pas l'italien (surtout utilisé pour l'écrit) mais la langue de leur région ou dialecte<sup>2</sup> et ne se comprennent pas forcément entre eux. Au XXIe siècle, le napolitain est encore parlé couramment par 6 millions de personnes et est d'ailleurs une langue reconnue comme telle.

On vit dans la « petite Naples » « à la napolitaine » mais on habite à Marseille. On est rapidement fier d'être provençal, marseillais, bien avant même de se sentir français. C'est une époque où on est pressé de dissimuler ses origines et la misère qui a contraint à immigrer. Le provençal est vite appris et parlé dans les familles d'origine napolitaine, puis vient le français, surtout

<sup>2</sup> « Le dialecte de Procida, bien différent de celui de Naples, comporte beaucoup de mots arabes, grecs et turcs. On est surtout frappé par la contraction des voyelles et la façon de hacher les mots qui en font un langage secret et allusif, une langue très particulière comprise d'un tout petit cercle... » Elisabetta Montaldo, *Procida, histoire du petit bijou marin du golfe de Naples*, mars 2022.

après les lois Ferry sur l'école, sur l'instruction obligatoire et la bataille menée contre les langues régionales et autres dialectes. L'Etat français favorise les naturalisations rapides pour se renforcer à tout niveau (militairement, démographiquement, économiquement...). Il est compliqué (et surtout sans intérêt) de rester de nationalité italienne en France dans la période précédant la marche vers la 1<sup>e</sup> guerre Mondiale (les alliances militaires sont opposées : de 1882 à 1915, l'Italie fait partie de la Triple Alliance avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie).

Dans les faits, les réseaux amicaux, sociaux et les mariages entre personnes originaires de Procida restent malgré tout très forts. L'île étant petite, les familles se connaissaient bien avant d'arriver à Marseille et se retrouvent dans le même quartier. Dans les faits également, la culture napolitaine (pas uniquement culinaire des pâtes, de la pizza ou de la mozzarella) continue de s'infuser à Marseille ou de se mêler aux traditions provençales, à l'image des processions religieuses de saints patrons (Saint Michel, Saint Léon...), des santons habillés de la crèche si importants pour Mémé, tradition napolitaine par excellence depuis des siècles et toujours vivace à Naples... Enfin, la mandoline (napolitaine) devient l'instrument populaire incontournable à Marseille. A la fin du XIXe siècle, il y a un orchestre à plectre par arrondissement. Et en 1921, Marseille est la première ville au monde à ouvrir une classe de mandoline au sein d'un conservatoire.

« *Le quartier Saint-Jean des années 1900 à 1920, un village dans la ville, une entité forte, avec son église (Saint-Laurent), ses places (Victor Gelu, Vivaux), ses ruelles exigües où le soleil pénètre à peine, ses maisons constellées de linge étendu aux fenêtres, un village qui possède même son propre dialecte : le sanjanen, mélange coloré de provençal marseillais, de napolitain, de français et d'italien. Dans cet espace clos et dégradé, les vieux hôtels aristocratiques voisinent avec les modestes habitations populaires, les échoppes artisanales avec les bars et les hôtels borgnes. Pêcheurs et poissonnières, portefaix, portereses, petits commerçants mais aussi voyous et prostituées cohabitent dans ce quartier et y font bon ménage : on vit dans la rue, on parle fort, gestes à l'appui, on crie son métier... Dans cette "petite Naples", on chante aussi parfois des refrains traditionnels venus du fond des âges. Jusqu'en 1943.* »<sup>3</sup>

C'est aussi l'époque des préjugés et de l'hostilité de certains Français contre « l'invasion italienne », en particulier à Marseille<sup>4</sup>... « *L'invasion* » est d'ailleurs le titre d'un roman de Louis Bertrand publié en 1907<sup>5</sup> qui accumule les clichés racistes et xénophobes sur les Italiens, en particulier napolitains (surnommés « nabos »<sup>6</sup>) et leur façon de vivre dans le quartier Saint Jean. Cet auteur choisit la rue de la Prison à proximité de l'hôtel de Ville de Marseille, comme lieu de vie de l'héroïne italienne. Le médecin et criminologue Albert Bournet, dans une « étude médico-légale », concluait en 1884 que les Italiens étaient responsables de la vague de violences criminelles qui submergerait les départements où ils s'établissent, les Bouches-du-Rhône en premier lieu. L'affiche électorale de Maximilien Carnaud (étiqueté « socialiste ») pour les élections législatives de 1894 évoque « *l'envahissement des Italiens [...] qui ont fait augmenter vos loyers et qui pourtant maintenant relèvent la tête, croient être aussi français que vous* » Il appelle les électeurs à « *protester contre l'envahissement des Italiens qui ont fait de notre circonscription un faubourg de Naples* ».

Mémé avait-elle entendu parler de tout cela par ses parents ou ses grands-parents ? En tous cas, à l'opposé de ces discours de haine qui se répètent contre des populations d'origines diverses de décennies en décennies, 80 ans plus tard, Mémé avait en elle une absence de préjugés et une fraternité naturelle avec les populations de toutes origines et toutes cultures.

Dans les années 1920 et 1930, c'est dans le quartier Saint Jean que Mémé passe une grande partie de son enfance et adolescence dans la joie de vivre, quand elle n'est pas à Saint Mandrier.

<sup>3</sup> <https://www.marseille-autrement.fr> texte du club cartophile marseillais

<sup>4</sup> Bien avant le massacre des ouvriers italiens des salines à Aigues-Mortes en 1893 (9 morts et une centaine de blessés), des violences xénophobes dirigées contre les immigrés italiens vont enflammer la ville de Marseille en juin 1881, faisant trois morts et vingt-trois blessés.

<sup>5</sup> Le livre est réédité en 1921, signe qu'il avait bien son public.

<sup>6</sup> « nabos » désignaient spécifiquement les Napolitains. De nombreux autres surnoms méprisants pour désigner les Italiens circulaient (« babi » = crapaud en provençal ; « macaroni », ou « christos » du fait de la religiosité affirmée...). Le terme « rital » n'existait pas jusqu'au milieu du XXe siècle.

Elle garde également de merveilleux souvenirs de ses vacances sur l'île de Pomègues au large de Marseille, avec ses grands-parents, cousins et cousines.



Cabanon sur l'île de Pomègues avec Célestine devant la porte



Cabanon et parc à coquillages avec Raphaël



Lors du grand recensement à Marseille de 1931, les grands-parents de Mémé habitent au 15 rue Sainte Catherine (proche du fort Saint Jean). Ils ont déménagé plusieurs fois et ont habité avant, longtemps, au 19 rue de la Prison (voir ↓ sur le plan du quartier)



NUMÉROS par QUARTIER, VILLAGE, hameau ou rue			NOMS DE FAMILLE	PRÉNOMS.	ANNÉE de NAIS- SANCE.	LIEU de NAISSANCE	NATIONA- LITÉ	SITUATION par RAPPORT au chef de ménage.	PROFESSION.
des maisons. 3	des ménages. 4	des individus. 5							
15	1	1	Scotti	Raphaël	1866	Provence nativité	chef	pêcheur	
	2	2	Scotti	Salette	1870	"	épouse	S.P.	

Mémé a une affection particulière pour le célèbre *Ave Maria* (prière à la Vierge Marie) de Gounod que Cécile lui jouait à la flûte, ainsi que pour la chanson napolitaine *Santa Lucia* qu'elle fredonnait encore 60 ans après, quand je l'accompagnais à la mandoline. Comme dans la plupart des familles napolitaines, la musique et le chant en particulier a une grande place entre répertoires de célèbres opéras et d'innombrables chansons napolitaines (tarentelles ou airs lents et mélancoliques). Mémé va souvent avec son grand-père à l'opéra de Marseille situé à quelques centaines de mètres de la maison. C'est là-bas qu'elle entend beaucoup d'opéras et d'opérettes et qu'elle développe un goût prononcé pour l'art lyrique.

## Santa Lucia

Anonym/Teodoro Cottrau



Opéra de Marseille

Sa tante Angèle (mariée à Paul RAFFALLI, d'origine corse) a une chevelure blond vénitien naturel qui attirait l'œil (comme le précisait Mémé), à côté des habituelles chevelures brunes. Elle joue du piano. Son fils Armand fera une brève carrière de chanteur, doublant la vedette Luis Mariano au début des années 1950 lorsque celui-ci est souffrant ou indisponible.



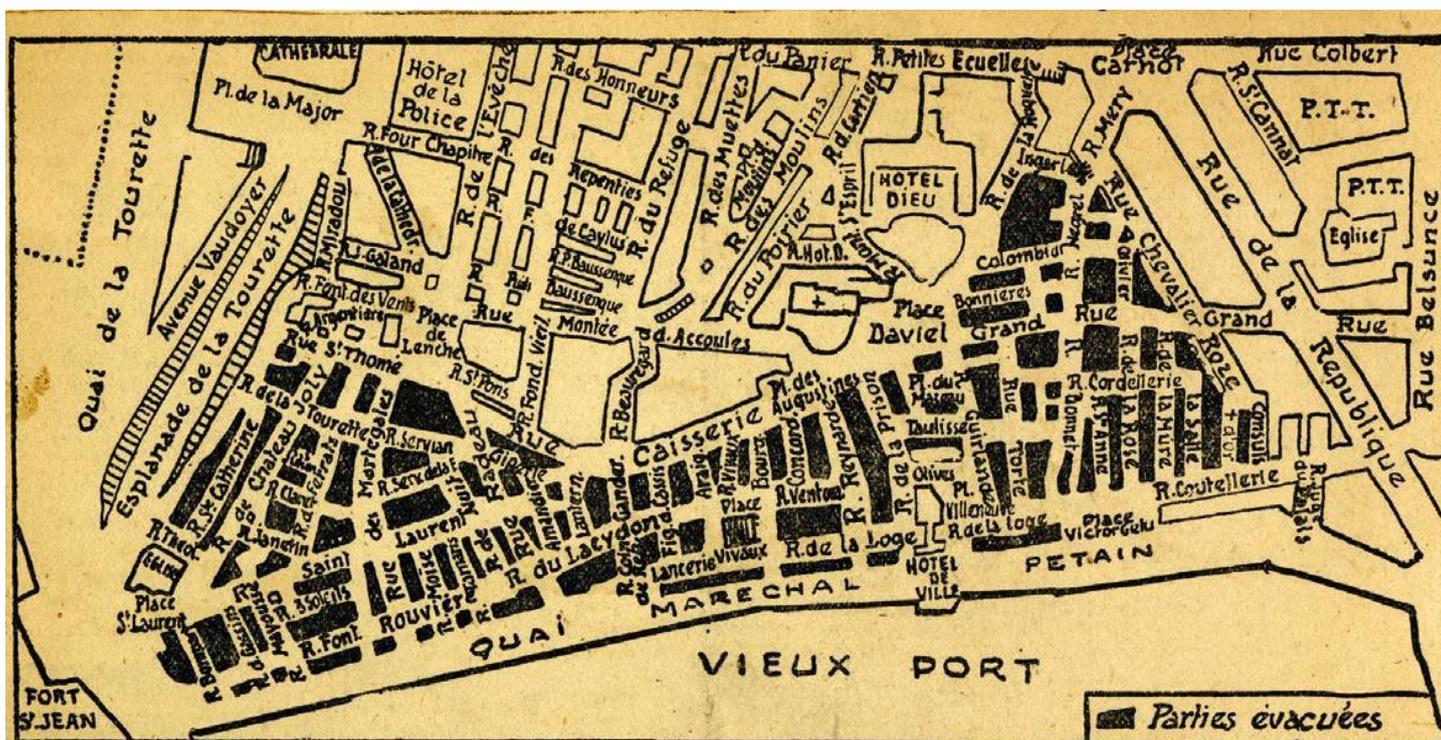
Mémé avec Armand

Son oncle Antoine sait jouer de la mandoline. Marié avec Fortunée (née FLAUTO - *qui veut dire « flûte » en italien* -), Antoine est le père des « cousines de Marseille » (Simone et Suzanne) comme Mémé les appelait quand elle nous en parlait.

Mémé n'a jamais voulu apprendre à jouer de la musique et à la lire sur partition malgré les sollicitations de sa tante Angèle. Chanter lui suffisait...

Mémé savait qu'un membre de la famille de son grand-père Raphael était chef d'orchestre en Italie... et qu'un autre avait été ordonné prêtre au Vatican... Deux exemples significatifs de la place de la musique et de la religion catholique dans la famille.

Mémé a gardé, jusqu'à la fin de sa vie, une nostalgie importante du quartier Saint Jean, qui disparaissait tel qu'elle l'avait connu, dans les dramatiques années de la seconde guerre mondiale.



Ce quartier Saint Jean, qualifié de « verrue de l'Europe » par les Nazis, a été dynamité et rasé (14 hectares) du 1<sup>er</sup> au 17 février 1943 avec la collaboration des autorités françaises.

C'est la « rafle du vieux port » ou « opération Sultan » dont la mémoire est réapparue récemment avec reconnaissance de « crime contre l'humanité » le 17 mai 2019. L'opération Sultan est le nom donné par les nazis à une opération de grande envergure, décidée par Hitler lui-même en janvier 1943, pour préparer une défense stratégique de l'entrée du port de Marseille et reconstruire un quartier moderne avec de grandes avenues faciles à contrôler.

Après la fin de la guerre en 1945, les grands-parents de Mémé finissent les dernières années de leur vie dans un foyer pour personnes âgées à Marseille, à proximité du domicile de sa tante Angèle (rue Kléber).





La beauté des lieux assurément, la réputation d'eaux poissonneuses sûrement, et, en comparant Procida à Saint Mandrier, on ne peut que constater la ressemblance géographique et climatique, la taille similaire entre l'île et la presqu'île. Saint Mandrier<sup>9</sup> comptait quelques centaines d'habitants au milieu du XIXe siècle puis 1 000 habitants environ à la fin du XIXe siècle (soit 12 fois moins qu'à Procida...)

Dès le mois de février 1870, Nicolas, l'ainé des enfants de Vincent, se marie avec Joséphine, une Française de Toulon, fille de pêcheur. Mais celle-ci décède 11 ans plus tard. Il se remarie avec Antonia née à Amalfi (à côté de Naples). Il va avoir une vie difficile : il voit mourir ses 2 épouses et 4 de ses 8 enfants. Les deux plus jeunes filles de Vincent épousent à Saint Mandrier deux pêcheurs originaires de Procida : Maria Libera (Marie) se marie avec Antoine Pontello et Carmela (Carmel), avec Joseph Bianco.

Le grand-père de Mémé, c'est Francesco Ciro (François Cyr) AJELLO qui est le plus jeune des enfants de Vincent. L'orthographe du nom varie mais le « i » de Aiello s'écrira souvent « y »... tout en étant noté « j » dans les actes d'état civil en France.

La grand-mère de Mémé, c'est Margarita Gioia (Marguerite Joie), SCOTTO LACHIANCA Marseillaise d'adoption, également native de Procida en 1857.

Son père était « capitaine de navire marchand » à Procida. Margarita a 4 sœurs : Elisabetta l'ainée (née en 1853), Lucrezia née en 1860, Laura et Aurelia (jumelles nées en 1862) et un frère (Vincenzo né en 1866) tous nés à Procida (quartier Starza au nord-ouest de l'île). Son père (appelé « Scipione » ou « Simeone » selon les actes administratifs) décède sur l'île en 1871 laissant 5 enfants encore mineurs avec leur mère. En 1871, Elisabetta désormais mariée avec Michele SCHIANO LO MORIELLO part avec son mari s'installer à Marseille, rue Torte, au cœur du quartier Saint Jean (voir  sur le plan du quartier). Puis, au milieu des années 1880, Margarita, qui a alors entre 25 et 30 ans, sa mère Maria-Luigia ainsi que les jumelles quittent à leur tour Procida pour Marseille pour s'installer provisoirement dans ce logement où vivent Elisabetta, son mari et ses enfants. Sa sœur Lucrezia (décédée à Procida en 1892) et son frère Vincenzo (marié à Procida en 1896 et installé à Marseille seulement l'année suivante) ne font pas le voyage.

En mars 1888, François et Marguerite (Margarita) se marient à Marseille. Ils habitent à Saint Mandrier, « Creux Saint Georges côté ouest » et vont avoir 7 enfants : Joséphine, Eugène (papa de Mémé), Louis, Victor, Alphonse, Augustine et Vincent. Le 7 octobre 1889, François, Marguerite et Joséphine leur fille aînée sont naturalisés par décret. Tous les autres enfants naitront français.

N° 33,063. — DÉCRET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (contresigné par le garde des sceaux, ministre de la justice) qui naturalise Français, par application de l'article 8, § 5, n° 2, du Code civil :

29° Le sieur *Aiello (François-Cyr)*, né le 27 avril 1862 à Procida (Italie), demeurant à Saint-Mandrier (Var) ;

30° La demoiselle *Aiello (Lucie-Joséphine)*, née le 21 novembre 1888 à Saint-Mandrier (Var), y demeurant ;

31° La dame *Cachianca (Marguerite-Joie-Scotto)*, femme *Aiello*, née le 24 juillet 1857 à Procida (Italie), demeurant à Saint-Mandrier (Var) ;

La loi du 26 juin 1889 sur la nationalité confirme le droit du sol (condition de la naissance sur le sol français ou des 10 ans de résidence en France pour être naturalisé) et surtout elle affirme le principe de l'acquisition par effet collectif (familial) en matière de naturalisation. Concrètement, la conjointe étrangère peut désormais être naturalisée simultanément à son mari sans remplir la condition des 10 ans de résidence sur le sol français.

<sup>9</sup> La presqu'île est rattachée à la Seyne-sur-Mer avant de devenir la commune indépendante de Saint-Mandrier-sur-Mer en 1951.

François (Cyr) est « patron pêcheur ». Eugène l'aîné des garçons puis ses frères vont travailler avec leur père. Ils font partie de la première génération d'enfants à aller à l'école pour apprendre à lire et écrire, depuis les lois républicaines sur l'instruction obligatoire de 1881 et 1882.

		1	Ayello	Cyr	1862	Procida	France	Chef Me.	patron pêcheur
		2	"	Marguerite	1848	"	"	ép.	ép.
		3	"	Josephine	1888	S. S.	"	fille	"
		4	"	Eugène	1890	"	"	fil	pêcheur
	Ayello	5	"	Louis	1892	"	"	"	"
		6	"	Alphonsa	1894	"	"	"	"
		7	"	Victor	1898	"	"	"	"
		8	"	Augustine	1899	"	"	"	fille
		9	"	Vincent	1902	"	"	"	fil

Recensement pour la famille de François Cyr AJELLO à Saint Mandrier en 1911



Marguerite et François en 1913

NUMÉROS PAR QUARTIER, VILLAGE, hameau ou rue,			NOMS  DE FAMILLE.	PRÉNOMS.	ANNÉE de NAIS- SANCE.	LIEU de NAISSANCE.	NATIONA-  LITÉ.	SITUATION PAR RAPPORT au chef de ménage.	PROFESSION.  DU VAR
des mai- sons. 3	des mé- nages. 4	des indi- vidus. 5							
1	1		Ayello	Lucie	1825	Procida	Italie	veuve	

Outre l'orthographe « Ayello » pour respecter la prononciation à l'italienne et l'erreur de date de naissance (Lucie est née en 1825), ce recensement montre que Lucie, la maman de François (donc arrière-grand-mère de Mémé), vivait seule en 1911 à 86 ans et qu'elle avait gardé la nationalité italienne. Ses enfants étaient à proximité à Saint Mandrier mais elle avait encore son autonomie.

La rubrique nécrologie des archives de presse indique que Marguerite veuve SCOTTO DI UCCIO (née Ajello) décède le 8 janvier 1914 à Saint Mandrier, à l'âge de 63 ans. Marguerite est venue à Saint Mandrier après le recensement de 1911 (son mari est mort à Marseille en 1910) pour vivre les dernières années ou derniers mois de sa vie auprès de sa maman Lucie et de ses frères et sœurs à Saint Mandrier.



Les pêcheurs AJELLO sont cités dans la presse locale et font preuve de leur savoir-faire :

« On craignait que la récente bourrasque n'eût chassé au large la sardine, le poisson familial, quand il est vendu à un prix abordable. Il n'en a rien été, au contraire. Hier matin, nos sardiniers appareillaient. Certains que l'aube serait fructueuse, l'accalmie survenant toujours après la tempête. Et ils furent bien inspirés. Des quintaux de poissons furent pris sitôt les filets à la mer ; la pêche fut même trop abondante, et **nous pouvons énumérer 55 à 60 corbeilles, de 50 livres chacune environ pour le patron F. Ayello** ; 40 corbeilles environ pour le patron C. Eyriès, puis de 15 à 20 corbeilles pour le patron Fauchon, autant pour le patron Lazare Eyriès. D'autres pêcheurs de la section firent recette aussi, ce qui n'empêcha pas, malgré la quantité transportée à la poissonnerie, de payer encore la sardine à un prix élevé (60 à 70 francs le quintal). »<sup>10</sup>



Photo de famille au mariage de Joséphine Ajello et Sauveur Parascandola en 1913



Joséphine avec son fils Emile (« Mimi »), cousin de Mémé

Joséphine est également la maman de Marie (« Marinette ») née en 1921, autre cousine dont Mémé nous parlait et qui habitait à Marseille.

<sup>10</sup> Quotidien « *Le Petit Var* » paru samedi 27 octobre 1917.

En juin 1916, Eugène AJELLO se marie à Marseille avec Marie-Jeanne SCOTTO DI MINICO.



Eugène et Marie-Jeanne

Chez les AJELLO, après l'ainée Joséphine (mariée en 1913 au Marseillais Sauveur Parascandola, dont les parents sont nés à Procida) puis Eugène (marié également avec une Marseillaise), tous les autres frères Ajello plus jeunes : Louis, Alphonse et Vincent (Victor est décédé en 1914 avant d'avoir 18 ans) se marient à Saint Mandrier après la guerre avec des filles de familles françaises de souche de Saint Mandrier et du Var (Jouvenceau, Nicolas, Dupuis). Simple hasard ou signe des temps, les AJELLO sont définitivement bien intégrés au village de Saint Mandrier.

Il y a assurément une évolution des mentalités, de part et d'autre, à l'occasion de la Première Guerre Mondiale où les naturalisés français ont montré aux yeux de tous leur attachement à la France (si certains en doutaient encore...).

Eugène et Marie-Jeanne habitent Place des droits de l'Homme à Saint Mandrier. Ils ont trois enfants. Mémé Françoise Céleste naît à Saint Mandrier le 26 juin 1918, avec 2 prénoms en référence à son grand-père paternel et sa grand-mère maternelle. A sa naissance, la 1<sup>e</sup> guerre mondiale n'est pas finie et son père est encore mobilisé comme gabier (matelot chargé de l'entretien et manœuvre de la voilure des bateaux).

Son frère Victor naît en 1920 et sa sœur Marie Louise (Malou) en 1922.

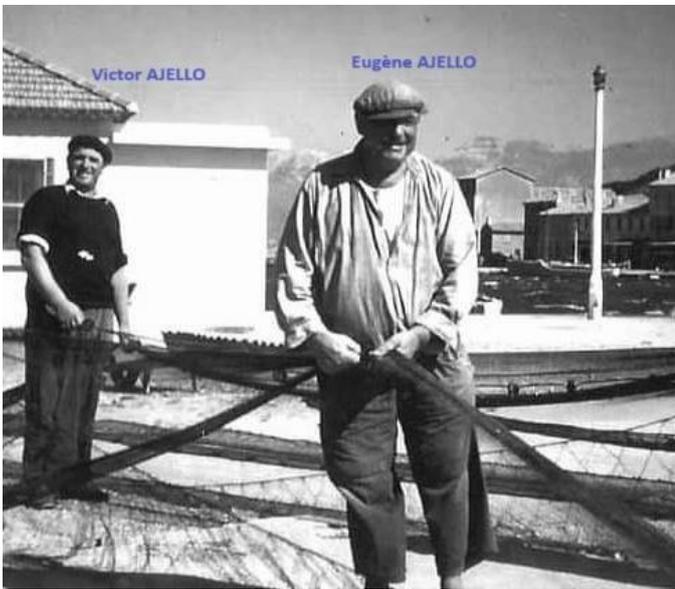


Mémé à l'école au centre de la photo, avec ses tresses que les camarades s'amusaient souvent à tirer pour l'embêter.



www.deikampe.net

PHILOS ATELIA



Victor AJELLO

Eugène AJELLO





En plusieurs décennies jusqu'en 1914, environ 200 natifs de Procida s'installent à Saint Mandrier. Ces liens importants entre les deux communes ont été reconnus officiellement en 2013 puisque Saint-Mandrier est désormais jumelée avec Procida, suite à l'initiative de l'association « *La Grande Famille de Procida et Ischia* ».



Saint Mandrier